

James Bond au naturel : la représentation de la nature dans les récits d'Ian Fleming

James Bond at his most natural: The depiction of nature in Ian Fleming's story

Nicolas Fleurier¹

¹ Clinique FSEF Bouffémont, Nicolas-Yvon-Di.Fleurier@ac-versailles.fr

RÉSUMÉ. James Bond est-il, dans le corpus flemingien, un super-héros de bureau et de casino, ou un insulaire qui ne se cantonne pas aux îles britanniques ? Il évolue de lieux domestiqués en littoraux avantageux, se confrontant à des jardins dangereux, dans un espace narratif à caractère archipélagique où la naturalisation est récurrente. Il est amené à plusieurs reprises à se rendre en Jamaïque, terre de prédilection de son créateur, comme il se rend sur différentes îles fictives mais vraisemblables, peuplées au moyen de listes d'espèces tropicales. Lui-même est régulièrement comparé à un animal prédateur, et son rapport à la nature qui évolue en fonction des nœuds narratifs, est marqué au coin de l'utilité comme du respect. Ses antagonistes fréquemment animalisés, qui dominent souvent la nature pour y mourir, s'opposent à ses alliés féminins, qui renvoient presque tous à des espèces de fleurs. Mais la nature sert aussi à rendre son univers sensible au lecteur, comme à fournir des leviers narratifs ou des armes alternatives, et si cette nature est datée ou choisie, les récits font l'effet de porter un sous-texte environnementaliste.

ABSTRACT. In Fleming's works, is James Bond an office-and-casino superhero, or an islander whose horizons extend beyond the British isles? He moves from domesticated settings to favourable coastal areas, encountering dangerous gardens, within a narrative space with an archipelagic character where naturalisation is a recurring theme. He finds himself travelling on several occasions to Jamaica, his creator's favourite destination, just as he visits various fictional yet plausible islands, populating using lists of tropical species. He himself is regularly compared to a predatory animal, and his relationship with nature, which evolves in line with the narrative twists, is characterised by both usefulness and respect. His antagonists, who are frequently depicted as animals and who often dominate the natural world only to meet their end there, stand in contrast to his female allies, almost all of whom are associated with species of flowers. But nature also serves to bring the story's world to life for the reader, as well as providing narrative devices or alternative weapons, and if this nature is outdated or carefully chosen, the stories give the impression of carrying an environmentalist subtext.

MOTS-CLÉS. James Bond, Ian Fleming, nature, insularité, espèces naturelles.

KEYWORDS. James Bond, Ian Fleming, nature, insularity, wild species.

1. Introduction

« Salut James... et bienvenue ! Est-ce que l'île te plaît ? »
Raoul Silva à James Bond

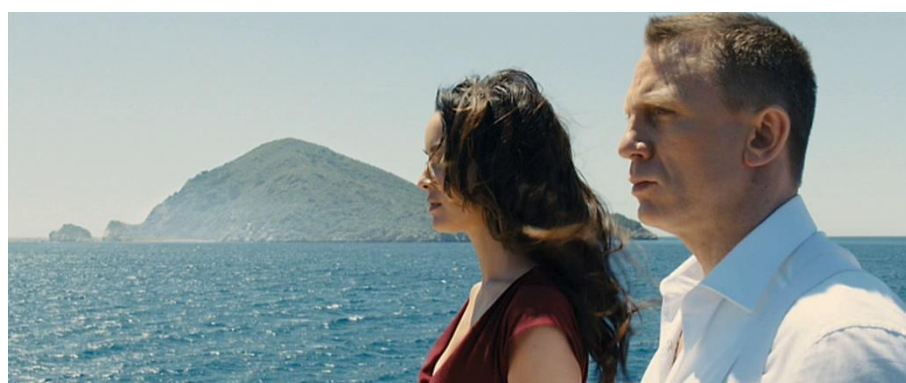


Figure 1. James Bond se rendant sur l'île de Raoul Silva dans Skyfall (2012)
(Danjaq/United Artists Corporation/Columbia Pictures Industries)

James Bond n'est pas ce super-héros encombré de son smoking qui, lâchant son gain au backgammon dans les rues d'Udaipur en criant « Roupies à gogo ! »¹, ne s'épanouit que dans les hôtels et les casinos des villes les plus chics ou les plus pittoresques, en ignorant tout de la vie locale et surtout de la nature. 007 est un insulaire à l'origine, ou c'est du moins la thèse du présent article, qui ne consiste pas à s'arrêter là où la réflexion est censée commencer, c'est-à-dire en relevant que James Bond est britannique² et que le Royaume-Uni est un archipel, mais à revenir aux récits d'Ian Fleming. Il ne sera pas inutile de se demander ce faisant si les îles qui font univers pour le protagoniste, constituent une zone habitable narrative, dont les conditions d'existence seraient la naturalisation des personnages et l'instrumentalisation de la nature.

À la lecture du corpus qui compte douze romans et neuf nouvelles publiés de 1953 à 1966³, les missions semblent se classer d'elles-mêmes selon un gradient de naturalité, entre celles décrites dans *Casino Royal* et *Opération tonnerre* qui formeraient des extrêmes opposés. Et pourtant, la nature bondienne apparaît contrainte par les attendus du genre dans sa structuration, et même par la volonté avouée de créer l'espion définitif⁴ car cela peut conduire à les exagérer, qu'il s'agisse de restituer l'environnement de façon quasi journalistique en frayant avec le naturalisme, ou de satisfaire l'envie d'exotisme des voyageurs en chaussons que sont les lecteurs. Mais la littérature sur le sujet est encore assez pauvre⁵, et ne permet pas de savoir si la « magnifique machine » [ECO 66 : 78] qu'est James Bond soumet la nature à ses besoins, comme il le fait du reste avec certains personnages, ou s'il la connaît et la respecte au point d'être l'écologiste le plus discret de sa profession, plutôt qu'un Occidental tropicalisé renvoyant le lecteur à ses vieux désirs d'orientalisme.

2. L'archipel bondien

James Bond vit et travaille, pour reprendre une formule réservée aux artistes, sur une île narrative, ou du moins un archipel dont les deux principales îles, tant qu'il ne quitte pas Londres, sont son domicile et son bureau. L'itinéraire qu'il suit pour les rallier, dans *Opération tonnerre* [13 : 318], permet à la fois d'identifier d'autres lieux et de ranger ces lieux dans une même catégorie, celle de la nature domestiquée à l'anglaise en fournissant une courte liste de squares arborés : Chelsea Square, parc de Sloane Street (sans doute Cadogan Place), Regent's Park. Le premier, auquel est d'ailleurs préféré Hyde Park dans *Au service secret de Sa Majesté* [15 : 63 & 65], n'est pas un quelconque espace vert, mais le « square planté d'arbres » apparaissant dans *Bons baisers de Russie* [5 : 662], sur lequel donne l'appartement situé près de King's Road où vit 007⁶. Quant au dernier, il est récurrent dans le corpus, car il a déjà été cité dans *Vivre et laisser mourir* [2 : 197] puis *Top secret* [9 : 169], et le sera de nouveau dans *Au service secret de Sa Majesté* [15 : 246], *L'homme au pistolet d'or* [17 : 701] puis *La sphère d'émeraude* [19 : 831 & 836], et entre-temps dans *On ne vit que deux fois*, où il est d'ailleurs question des Queen Mary's Gardens réputés pour leurs roses [16 : 558 & 601]. Dans tous les cas, y compris ceux de Berkeley Square et de

¹ Dans le film *Octopussy* (1983), dont les dialogues ont été écrits par Richard Maibaum et Michael G. Wilson, sans doute plus que par George MacDonald Fraser, auteur de la première version du scénario.

² Écossais par son père, donc originaire d'une région comptant près de huit cents îles. Cela apparaît dans *On ne vit que deux fois* [cf. 16 : 675], et dans la « biographie autorisée » de James Bond par John Pearson [cf. PEA 08 : 21].

³ Dans l'édition établie par Francis Lacassin pour la collection « Bouquins » de chez Robert Laffont [FLE 03], les romans *Casino Royal* (traduction d'André Gilliard), *Vivre et laisser mourir* (traduction de Françoise Thirion), *Entourloupe dans l'azimut* (traduction de Bruno Martin), *Les diamants sont éternels* (traduction de France-Marie Watkins), *Bons baisers de Russie* (traduction d'André Gilliard), *James Bond 007 contre D'No* (traduction de Françoise Thirion), *Goldfinger* (traduction de Jean-François Crochet), *Opération tonnerre* (traduction d'André Gilliard), *Motel 007* (traduction de Jacques Parsons), *Au service secret de Sa Majesté* (traduction de François Loubet), *On ne vit que deux fois* (traduction d'André Gilliard) et *L'homme au pistolet d'or* (traduction de Jean-François Crochet), ainsi que les recueils *Bons baisers de Paris* (traduction de Jean-François Crochet et Henri Nolz) et *Meilleurs vœux de la Jamaïque* (traduction de Claude Elsen). À cet ensemble, il faut ajouter le roman *Au service secret de Sa Majesté*, dont on a retenu l'édition de chez Plon (traduction de François Loubet) [FLE 65], et la nouvelle *007 in New York*, qui a été publiée en annexe à l'édition américaine de *Thrilling cities* [FLE 08 : 284-293].

⁴ Ou, pour citer Ian Fleming lui-même, « to write the spy story to end all spy stories » [HAR 15: 97].

⁵ [cf. CHA 05, CRA 24, DUP 20, GAR 22, GRI 19, HAL 05, PAR 14, SAL 15].

⁶ L'appartement de James Bond serait situé sur Wellington Square [cf. BOY 20, GRI 06 : 18-24, PEA 08 : 178-179], donc sur un square arboré.

Kensington Palace Gardens, qui sont cités respectivement dans *L'homme au pistolet d'or* et *La sphère d'émeraude* [17 : 701 & 19 : 836], il s'agit d'îles ou du moins d'îlots de verdure.

La nature anglaise forme moins un tout qu'un ensemble d'impressions, se liant au temps pour le caractériser grâce au climat : le mois de mars est celui du « temps de chien » opposé au « temps de chrétien » [6 : 778], le mois de mai est associé à la pluie [13 : 276], le mois de juin à la chaleur [19 : 821], le mois d'octobre aux nuages [11 : 216], le mois de novembre est celui des matins clairs et froids [17 : 687], le mois de décembre renvoie aux intempéries [15 : 91]. Autrement, elle apparaît par touches suggestives, une fois encore grâce au climat, ou alors grâce au paysage : le brouillard maritime remplace avantageusement le *fog* londonien, qui n'en est pas moins évoqué à quelques reprises dans le corpus [2 : 154 & 156, 14 : 447, 15 : 233], et la première description de la nature anglaise, celle de la côte est dans *Entourloupe dans l'azimut*, renvoie à la mer et à la falaise de craie⁷, pour ne pas dire à l'idée que peut s'en faire un étranger découvrant la Grande-Bretagne par la voie maritime.

Le jardin n'est pas une particularité anglaise ni britannique, qu'il s'agisse d'un jardin privé, d'un parc ou d'un simple espace vert. S'il participe de la description, il est surtout français ou américain, et il est avant tout le signe de l'urbanité, ce qui apparaît dans plusieurs récits dont ceux citant Central Park [2 : 153, 172 & 192, 4 : 451, 21 : 289], voire le signe de l'artificialité quand il agrmente des hôtels fictifs (Floridiana et Thunderbird Hotel [7 : 22-23 & 25, 17 : 734]). Autrement, il est attaché soit à l'attente [9 : 163, 165, 177 & 191, 10 : 209, 18 : 803], soit à l'utilité et il facilite alors la préparation, comme le jardin de Beau Désert [2 : 257 & 284] et celui de la datcha du SMERSH [5 : 605-606], ou le soin comme le jardin de la clinique de Royale-les-Eaux [1 : 114 & 127], ou encore la satisfaction de besoins plus prosaïques, comme les jardins vivriers d'*On ne vit que deux fois* [16 : 679] et le jardin fleuri de *Goldfinger* [7 : 82]. Mais s'il participe pleinement de la narration, il devient un site dangereux, qu'il doive soigner ou tuer, ainsi que le prouve la fausse dichotomie Shrublands-Jardin de la Mort. Car le « jardin d'herbes médicinales » du Sussex dans *Opération tonnerre* [13 : 278] n'est pas le lieu de l'agression ni de la privation, mais celui qui les autorise, puisqu'il détient les ressources nécessaires à la clinique « naturiste » et à ses méthodes astreignantes [13 : 283], annonçant de ce point de vue le Park de *L'homme au pistolet d'or* [17 : 699 & 713]. Quant au « jardin empoisonné du bon docteur » aménagé au Japon dans *On ne vit que deux fois* [16 : 595], il est un moment destiné à fournir des extraits de plante pour les centres de recherche médicale, et il ne doit pas occulter l'*ikebana* [16 : 564, 585 & 650] ni les jardins japonais [16 : 549, 597 & 605] qui ne sont certes que cités ou suggérés.

Au-delà de Londres ou du Royaume-Uni, le principe de l'archipel se vérifie à travers différent types d'espaces caractéristiques de la nature domestiquée : les clairières aménagées servant d'aires de pique-nique dans *Motel 007* [14 : 479], l'hippodrome de Saratoga Springs dans *Les diamants sont éternels* [4 : 455-461], les golfs dans *Les diamants sont éternels* [4 : 426] et dans *Goldfinger* [7 : 50-65], voire dans *Chaleur humaine* [10 : 202-205], le champ de tir Century Range de Bisley dans *Bons baisers de Berlin* [20 : 837, 841 & 843]. Cette logique d'artificialisation qui n'exclut pas les zoos⁸, mène jusqu'à la reconstitution, du moins quand elle ne ramène pas aux hôtels : le Monde des Animaux de *Motel 007* et ses chimpanzés en costume [14 : 481], la salle décorée en jungle tropicale du Thunderbird Hotel [17 : 750] annonçant le marais transformé en parcours touristique [17 : 753]. À l'opposé ou presque, Berlin apparaît dans *Bons baisers de Berlin*, pendant la Guerre froide et malgré la proximité du Großer Wannsee aux abords accueillants, comme une ville en ruine où la nature a commencé à reprendre ses droits, divisée par la Zimmerstraße qualifiée soit de « brillante rivière » [20 : 843] soit de « rivière lumineuse » [20 : 844].

Le rivage qui s'oppose au jardin, ou forme une frontière entre espace urbanisable et milieu marin, pour ne pas dire entre vie de bureau et nature aquatique, est inévitablement associé aux îles, mais pas exclusivement. Ainsi, le littoral accessible est régulièrement convoqué, qu'il s'agisse de la côte sud-est de la Crimée présentée comme la Riviera russe dans *Bons baisers de Russie* [5 : 611], ou de la série de

⁷ [3 : 324, 371-372, 394 & 401] pour la mer du Nord, [3 : 331, 388-389, 399, 401 & 403] pour la Manche, [3 : 322, 329-330, 334, 336, 341, 344, 350, 354-362, 364, 367, 395 & 401] pour la falaise.

⁸ En particulier le Central Park Zoo et sa soi-disant Reptile House, lieu de rendez-vous dans *007 in New York* [21 : 288 & 293].

plages presque toujours associées à la baignade, mais pouvant servir selon les besoins de lieu d'entraînement, d'espace de détente ou de site sentimental. D'ailleurs, la sexualisation du sable fait l'effet d'un tropisme, d'autant que cette roche peut passer, en une seule page, de ferme pour James Bond à moelleux pour sa conquête [13 : 406-407] : c'est sur une plage que 007 rencontre ou séduit Vesper Lynd, Gala Brand, Honeychile Rider, Dominetta Vitali et Teresa di Vincenzo, avec laquelle il se mariera [15 : 307-308], et c'est sur une île qu'il fait la connaissance de Kissy Suzuki, avec laquelle il vivra en couple [16 : 678-682].



Figure 2. Le spécimen de Hildebrand selon Hernán Jirón
(Germán Gabler/Hernán Jirón/Clinton Rawls)

Les espèces inventées, qui présentent le risque de réveiller le scepticisme d'un lecteur s'attendant à des descriptions vérifiables, se réduisent au « spécimen rare de Hildebrand » de la nouvelle éponyme [12 : 254-263, 268-269 & 272]. Ce poisson appartient à la sous-famille du poisson-écureuil, mais sa description ne correspond à aucune des espèces du rang taxonomique, et dans les adaptations du récit en bande dessinée, il ressemble bel et bien à un poisson-écureuil sous le crayon de Yaroslav Horak [HOR 67], mais à un croisement entre un piranha et un scalaire sous celui d'Hernán Jirón [GAB 68 : 23-26]. Quant à son découvreur, il s'agit là aussi d'une invention vraisemblable, dont l'inspiration a peut-être été l'ichtyologue américain Samuel Frederick Hildebrand [cf. SCH 50]. Quoi qu'il en soit, le fait que ce poisson soit utilisé comme une arme, puisqu'il possède des épines possiblement empoisonnées, en fait un cousin du poisson-globe et du poisson-scorpion, qui apparaissent tous les deux à plusieurs reprises dans le corpus. Mais surtout, le spécimen illustre lui aussi le principe insulaire, car il est associé à l'île Chagrin pour être endémique de ses eaux, et va même jusqu'à incarner le paradoxe du biotope insulaire selon Ian Fleming, attractif mais dangereux car il ne peut être apprécié qu'au prix d'une certaine humilité.

L'artificialisation de la nature est contrebalancée par une naturalisation de la ville, certes ponctuelle : cette dernière peut apparaître comme une jungle à différentes échelles [2 : 152 & 172, 14 : 477, 21 : 289], ou comme une « gigantesque ruche dorée » [2 : 170], une rue sale et pentue peut faire l'effet d'une « pente neigeuse » [5 : 711], et des panneaux publicitaires former une forêt [4 : 473 & 486], tandis qu'une gare est un terrier et que le casino est un « gros chat palpitant » [5 : 721], dont le tapis vert évoque l'herbe d'une tombe [1 : 86] et dont les clients sont plus classiquement des poires [4 : 470]⁹. Elle l'est surtout par une double sur-naturalisation : quand les éléments naturels servent de comparants à des objets inanimés, quand ils servent à la fois de comparés et de comparants. Dans le premier cas, le rose orangé d'une robe évoque les nuances de l'intérieur d'une conque [17 : 714], quand une voiture va de la mante religieuse [1 : 101] à l'oiseau [17 : 715] en passant par le « petit pur-sang » [7 : 128], qu'un hélicoptère se fait « monstrueux insecte » [4 : 412 & 524] et qu'un pont métallique devient une toile d'araignée [17 : 715 & 775], ce qui renvoie à la parenté ordinaire entre les êtres ou les choses partageant certaines caractéristiques. L'arme elle-même peut ainsi devenir une rose, du moins le pistolet d'or de Francisco

⁹ Cette forme de naturalisation est peu poursuivie dans le domaine des renseignements : lorsque James Bond compare les informations qu'il a réunies à la partie émergée d'un iceberg [13 : 387], lorsque la Route Bleue est comparée à une crevette et Magic 44 à un saumon [16 : 582], mais dans ce dernier cas, il peut aussi bien s'agir de nourriture que d'espèces naturelles.

Scaramanga [17 : 724], ses projectiles des abeilles [9 : 181] ou des guêpes [16 : 673], une grenade un citron [15 : 294], et la mouche d'une cible une lune [20 : 837]. Dans le second cas, le zoomorphisme est le procédé privilégié car il facilite la compréhension du danger, et les choix renvoyant au milieu insulaire sont cette fois négligeables :

- Roches et climats : les montagnes jamaïcaines deviennent « l'épine dorsale de la carapace d'un crocodile » [2 : 250], des glaciers alpins portent une « peau d'éléphant gris sale » [5 : 674], des rochers arrondis sont des hippopotames se prélassant au soleil [16 : 630], quand le grondement du tonnerre rappelle celui d'un chien de garde [14 : 451], et qu'une avalanche suggère l'« écume de la marée » [15 : 212] ;

- Animaux : le barracuda est tour à tour un tigre, un loup, un serpent à sonnette [2 : 254] et un chien enragé [2 : 264], puis un chien en chasse [13 : 390], ou même un renard préférant un poulet à des raisins [13 : 389], quand un requin peut ressembler à un serpent ou à un chien [13 : 399], un poisson-scorpion à un dinosaure [2 : 237] ou à un oiseau [18 : 818], une murène à un serpent et un poisson-globe à un hibou [2 : 262], une pieuvre aux yeux devenant des rubis [13 : 401], et aux tentacules hésitant entre forêt et « nid de gros serpents » [6 : 872], peut rappeler une chauve-souris ou une comète [13 : 401], mais aussi une fleur [13 : 439], un oiseau [18 : 819] ou un chat [18 : 819-820], un cormoran une poule [6 : 820], une abeille [6 : 824] ou un poisson [16 : 639], tandis que l'ange de mer se fait phalène [13 : 345], que les chauves-souris se tiennent en « grappes de raisins secs » [5 : 693], qu'une pastenague peut évoquer un diamant [13 : 397], et que des faisans cuivrés portent des queues d'or [16 : 643] ;

- Insectes : les tarentules forment une « forêt brune » de « minuscules petits ours bruns » [6 : 869] ;

- Cieux et éléments : le Soleil est assez classiquement d'or ou de plomb [5 : 733, 12 : 256], quand la Lune est d'argent [5 : 711, 12 : 268, 13 : 334], les cieux deviennent en soirée un « ciel de feu strié de rouge et d'or sur fond d'aigues-marines » [12 : 269], la mer évoque le vif-argent [13 : 334, 16 : 646] ou l'ardoise [16 : 631], quand elle ne disparaît pas « dans les éclats métalliques » [17 : 714], sa surface suggère le mercure ou l'argent [cf. 13 : 433], et l'eau devient une araignée géante sous l'effet d'ondes musicales [13 : 386], ou le sable du désert parce qu'elle ne cache rien [13 : 397], tandis que deux alliages sont convoqués (acier pour lac et mer, bronze pour la mer¹⁰), et que la comparaison classique de la mer [5 : 734] ou d'un lac [16 : 648] avec un miroir renvoie à l'argent ou à l'aluminium.

3. Le cycle des îles

L'île bondienne par excellence est la Jamaïque, qui sert de lieu de l'intrigue à cinq reprises dans le corpus : dans les romans *Vivre et laisser mourir*, *James Bond 007 contre D'No* et *L'homme au pistolet d'or*, ainsi que dans les nouvelles *Top secret* et *Meilleurs vœux de la Jamaïque*, sachant qu'elle est citée dans plusieurs autres récits, et que James Bond se fait passer pour un Jamaïcain dans sa première mission [1 : 54]¹¹. Qualifiée de « paradis ensoleillé » dans *Meilleurs vœux de la Jamaïque* [18 : 812], elle présente plusieurs intérêts évidents pour le romancier : une histoire qui l'associe au Royaume-Uni, puisqu'elle a été colonie britannique jusqu'en 1962, et une petite histoire qui l'associe à la piraterie, sans parler de l'atmosphère créée par des paysages comme celui des Blue Mountains, voire par des phénomènes climatiques comme les vents (Vent du Docteur, Vent du Fossoyeur) ou les ouragans (Flora en 1963). De surcroît, la Jamaïque est l'un des milieux les mieux connus d'Ian Fleming, qui l'a découverte à l'occasion d'une conférence en 1943, et l'a choisie pour y aménager la résidence d'hiver où il écrira tous ses récits, Goldeneye, en tenant la promesse qu'il s'était faite pendant la Seconde Guerre mondiale : « Tout simplement vivre en Jamaïque et en profiter pleinement, nager dans la mer et écrire des livres. »¹² Il a d'ailleurs rédigé, pour la revue littéraire *Horizon*, un article intitulé « Where shall John go? XIII – Jamaica » [FLE 47], et tout naturellement préfacé le guide intitulé *Ian Fleming introduces Jamaica* [CAR 65].

¹⁰ [14 : 450, 16 : 652] pour le lac, [12 : 271, 13 : 334] pour la mer acier, [15 : 10] pour la mer bronze.

¹¹ À moins d'estimer que sa première mission est celle qui est évoquée dans *Vivre et laisser mourir* [2 : 249], qui date de l'immédiat après-guerre et qui le mène d'ailleurs en Jamaïque.

¹² « Just live in Jamaica and lap it up, and swim in the sea and write books. » [BRY 74 : 72]

Si la Jamaïque apparaît dans le titre du dernier livre d'Ian Fleming, du moins l'édition française de 1966¹³, et dans la première adaptation cinématographique de son œuvre¹⁴, elle n'est exploitée dans le corpus qu'à partir du deuxième roman, et seulement au dernier tiers. Elle y est toutefois décrite de façon très complète : le romancier ne se contente ni d'évoquer la végétation tropicale ou l'importance des plantations, même s'il insiste sur les palmiers et le corail¹⁵, ni de s'arrêter sur les moustiques ou les oiseaux-mouches. Dans ce roman et les récits suivants, il va jusqu'à parler du paw-paw (*Asimina triloba*) et de l'arbre à pain (*Artocarpus altilis*) [2 : 250], ne manque pas un poisson dangereux ni un coquillage rare, décrit en détail le colibri-docteur (*Trochilus polytmus*) [9 : 163]¹⁶, n'oublie pas le kling-kling (*Quiscalus niger*) [17 : 721-724] et donne même dans la cryptozoologie en évoquant le « veau qui roule » [2 : 253], ainsi qu'en faisant passer un véhicule modifié pour un dragon crachant du feu¹⁷. Il parle aussi des eaux d'un bleu hésitant entre le pâle et le laiteux [6 : 789], et donne le nom indien de l'île en précisant sa signification : « Xaymaca, la terre des collines et des rivières. » [6 : 789] Toutefois, il n'exploite que tardivement le boa de la Jamaïque (*Chilabothrus subflavus*) [17 : 780], si tant est qu'il ne s'agisse pas d'un anaconda en l'occurrence, ignore l'iguane de la Jamaïque (*Cyclura collei*) et de nombreuses espèces d'oiseaux endémiques. En revanche, le fait que James Bond soit présenté comme ayant une connaissance approximative de la géographie de l'île, dans *L'homme au pistolet d'or* [17 : 730], renvoie à l'idée qu'il soit surtout familier du rivage, ou plus prosaïquement, au fait que le roman ne soit pas passé, comme les autres, par la phase habituelle de retouche avant parution [cf. BEN 84 : 140].

Les autres îles bondiennes, hormis New Providence (située dans les Bahamas [13 : 354], et largement occupée par Nassau) et celles qui sont simplement évoquées (comme les Caïques [13 : 343], rattachées à la Jamaïque pendant plus d'un siècle), sont en revanche fabriquées, mais de façon vraisemblable, pour être inscrites dans une géographie vérifiable et pour être associées à une faune plausible. Il s'agit de la Surprise dans *Vivre et laisser mourir*, de Crab Key dans *James Bond 007 contre D'No*, de Chagrin dans *Le spécimen rare de Hildebrand*, du Chien dans *Opération tonnerre* et de Kuro dans *On ne vit que deux fois*. La première, située à proximité de Port Maria dans la baie fictive de Shark Bay, est une île jamaïcaine abritant une caverne [2 : 250-251 & 265-266], en forme de haut gâteau rond ou de pain de sucre [2 : 251, 6 : 810]. Cette île, inspirée de Cabarita Island, est en quelque sorte gardée par deux faunes successives, dont la dangerosité dépend de la distance au rivage : anémones de mer, anges de mer, galère, homards, méduses-éventails, murènes, oursins, poissons-globes, poisson-grenouille, scolopendre de mer et vers de mer, puis barracudas, calmars, pastenague, pieuvre et requins [2 : 261-265].



Figure 3. Hysteroconcha dione selon Carl von Linné et Ernst Haeckel (Fundamenta testaceologiæ, 1771 & Kunstformen der Natur, 1899)

¹³ *Meilleurs vœux de la Jamaïque*, chez Plon. Cette particularité est française, car en Europe de l'Ouest par exemple, le titre du recueil mentionne le terme « octopussy » (Danemark, Espagne, Italie, Pays-Bas), ou un autre lieu que la Jamaïque (Portugal, avec *Encontro em Berlim*), hormis quand il représente une voie complètement originale (Allemagne, avec *Riskante Geschäfte*).

¹⁴ Il ne s'agit donc pas du téléfilm *Casino royale* (1954), dont l'intrigue se déroule à Monaco, mais du film *James Bond 007 contre Dr. No* (1962).

¹⁵ [2 : 217, 250-252, 257, 282-283 & 285] pour les palmiers, [2 : 168, 225, 233, 246, 253, 258, 261, 262, 264, 276 & 279-280] pour le corail.

¹⁶ L'ornithologue James Bond est aussi admiratif qu'Ian Fleming de cet oiseau : « *The adult male is the most spectacular West Indian hummingbird.* » [BON 85]

¹⁷ Comme par imitation du moyen de défense naturel que représente le camouflage pour certaines espèces [cf. 6 : 787, 818, 827-829, 838-840, 842, 847, 859, 874-875 & 877-880].

Crab Key et le Chien traduisent un premier éloignement du modèle jamaïcain, mais un éloignement relatif car elles appartiennent aux Caraïbes. La première, située au sud de Cuba et riche de guano comme les Morant Cays, porte un nom renvoyant aux crabes des palétuviers¹⁸ autant qu'aux Keys floridiens. Cette île, inspirée de Great Inagua, est décrite comme constituée aux trois quarts de marais, malgré une baie sablonneuse où débouche une petite rivière, et pour le reste d'un promontoire de guano [6 : 803]. Sa faune permet d'enrichir le sous-texte, comme avec la « Vénus Élégante » (*Hysteroconcha dione*) [6 : 817 & 836], qui est présentée dans une double intention manifeste : faire de la jeune femme qui la récolte une experte de son environnement, et l'associer à une espèce réputée ressembler à une vulve, en raison de son aspect et de la description qu'en a donnée Carl von Linné. En revanche, l'île au Chien est un récif corallien des Bahamas, situé près d'Andros à cent milles de Nassau [13 : 343-345]. Cette île, rappelant Cay Lobos, est faite de corail et de sable, porte du varech comme des palmiers, et ressemble à un champignon abritant une grotte sous-marine. Sa faune, si elle permet de créer la menace tant qu'elle reste de l'ordre du possible, donne ensuite lieu à un nouveau catalogue, plus inoffensif et moins original que les précédentes listes du corpus : ange de mer, bêche de mer, chenilles de mer, hérissos de mer, langouste, lièvre de mer, oursins et poisson-papillon [13 : 345].

Chagrin et Kuro traduisent un éloignement plus net du modèle jamaïcain, un déplacement géographique vers l'est et une diminution de la dangerosité insulaire. La première, qui tient peut-être son nom de la Baie aux Chagrins de Mahé, est une île des Seychelles située à proximité du littoral africain [12 : 246]. Faite de corail et ceinturée de récifs, émergeant d'un mètre au-dessus de la mer, elle est peuplée d'oiseaux et de crabes [12 : 246 & 257], mais sa faune aquatique est très riche, et compte entre autres des « moules géantes vertes » qui sont des huîtres perlières (peut-être une espèce parente de *Margaritifera margaritifera*) [12 : 258], ainsi que le spécimen de Hildebrand. Enfin, l'île de Kuro, dont le nom rappelle Kuro-shima, la situation Nokono-shima et la principale activité Hegurajima, offre un « paysage de conte de fées » [16 : 630] ou de montagne ensoleillée, avec ses galets noirs et son eau transparente [16 : 635]. Elle est pourvue d'une flore assez typique (algues, cerisiers, iris sauvages, verdure) et d'une faune purement maritime quand elle n'est pas domestiquée (ormeaux, poissons), et qu'il ne s'agit pas du criquet chantant dans sa cage [16 : 634 & 641] ou du cormoran pêcheur que Kissy Suzuki a baptisé David [16 : 635-640].

Les cinq îles fictives ne sont donc pas toutes des décalques plus ou moins fidèles du modèle jamaïcain, ou des substituts créant la variété, même si la Crab Key du film *James Bond 007 contre Dr. No* associe deux lieux situés l'un et l'autre en Jamaïque (Ocho Rios et la rive nord) [cf. FIR 25]. Au contraire, leur succession par le fait des parutions traduit un éloignement par étapes de la Xaymaca flemingienne, que James Bond semble même ne plus supporter dans *On ne vit que deux fois* [16 : 559]. Au regard des dates de rédaction des récits, cette succession apparaît toutefois comme un cycle dans le cycle, ou une diversion masquant un parcours insulaire qui commencerait par la Jamaïque pour y finir.

L'insularisation ou la maritimisation des missions doit être nuancée, par le tic stylistique qui revient à donner aux espèces maritimes, et plus particulièrement aux poissons, les noms usuels renvoyant à une parenté terrestre, ou à choisir des animaux dans ce but, ce qui facilite à la fois l'évasion et la compréhension. Ainsi apparaissent cinq familles de binômes flemingiens, qui suggèrent un environnement intermédiaire entre connu et inconnu, mais qui renvoient en réalité, c'est-à-dire par les espèces sélectionnées, à une faune et à une flore qualifiables d'insulaires ou de tropicales :

- Animaux entre terre et mer : hérissos de mer (oursin ou classe des *Echinoidea*) [13 : 345], lièvre de mer (aplysie ou genre des *Aplysia*) [13 : 345], poisson-écureuil (sous-famille des *Holocentrinae*) [12 : 254-263, 268-269 & 272], poisson-grenouille (antennaire ou famille des *Antennariidae*) [2 : 261] ;
- Insectes de mer : chenille de mer (holothurie ou classe des *Holothuroidea*) [13 : 345 & 400], poisson-papillon (chétodontidé ou famille des *Chaetodontidae*) [12 : 259, 13 : 345, 18 : 801], poisson-

¹⁸ Dans le roman, où les palétuviers sont très présents, les crabes sont qualifiés de « crabes noirs », appellation anglaise de *Scylla serrata* [6 : 863 & 879].

scorpion (rascasse tachetée ou *Scorpaena plumieri*)¹⁹, scolopendre de mer (néréide ou genre des *Nereis*) [2 : 261], ver de mer (arénicole ou *Arenicola marina*) [2 : 261] ;

- Végétation déplacée : amandier de mer (badamier ou *Terminalia catappa*) [18 : 802], anémone de mer (actiniaire ou ordre des *Actiniaria*) [2 : 26, 13 : 387] ;

- Cieux marins : ange de mer (*Squatina squatina*) [2 : 238 & 261, 13 : 345], étoiles de mer (astérie ou classe des *Asteroidea*) [13 : 400], poisson-paradis (*Macropodus opercularis*) [2 : 236], poisson-perroquet (famille des *Scaridae*) [12 : 243 & 258, 18 : 801] ;

- Objets maritimisés : éventail de mer (gorgone ou ordre des *Gorgonacea*) [13 : 435]²⁰, bêche de mer (holothurie) [13 : 345], harpe de Vénus (peut-être le peigne de Vénus ou *Murex pecten*) [12 : 244], méduse-éventail (peut-être la véllelle ou *Velella velella*) [2 : 262], oreiller de mer (ponte de pastenague²¹) [2 : 263], poisson-bijou (cichlidé joyau ou *Rubricatochromis bimaculatus*) [18 : 801], poisson-guitare (genre des *Rhinobatos*) [2 : 237, 12 : 259], poisson-néon (tétra néon ou *Paracheirodon innesi*) [2 : 236], poisson-sabre (*Trichiurus lepturus*) [5 : 689].

4. L'agent naturalisé

Si James Bond adopte l'idée que les êtres humains sont des îles, dans celle de former une péninsule avec Vesper Lynd [1 : 135], il est un animal pour ses adversaires, voire pour ses partenaires, mais un animal domestiqué, et cela apparaît à travers différentes formes de naturalisation. Surnommé « Œil de Faucon » par Felix Leiter [13 : 360 & 398] et membre du Club des Serpents Jumeaux [17 : 794], il est l'objet de nombreuses analogies animales, qui servent à traduire ses humeurs tout en insistant sur sa félinité, quand il ne devient pas poisson appâté [1 : 103] ou petit oiseau leurré [3 : 378], chauve-souris sous l'eau [13 : 388] ou dans la nuit [16 : 648], animal épuisé [13 : 392], animal blessé [6 : 865, 16 : 676] ou taureau blessé après un affrontement [15 : 219], ou encore chèvre pour les besoins d'un piège [14 : 511] : oiseau de proie [17 : 770], panthère [4 : 488, 6 : 875], loup solitaire [5 : 634] ou « tigre maussade » [5 : 664], chat à l'équilibre assuré [11 : 237] ou chat prêt à bondir [4 : 519], « chien qui rêve qu'il pourchasse un lapin » [17 : 761] ou tigre de papier [15 : 198], dont l'oreille peut toutefois se tendre comme celle d'un animal [17 : 779].

Si son association au rat par Tanaka ne l'est qu'en référence au zodiaque japonais [16 : 584]²², et celle à l'araignée noire (peut-être *Heteropoda venatoria*) [16 : 630] ne l'est qu'en écho à l'analogie avec les ninjas escaladant une paroi [16 : 613], son rapport au domaine aérien ou céleste fournit des indications plus intéressantes encore sur sa personnalité : il possède une « pièce pour ouragan » [5 : 676], où il se réfugie mentalement dans les situations difficiles sur lesquelles il ne peut agir, et manque de se faire tuer par un « homme possédé par la Lune » [5 : 709]²³, sachant qu'il utilise les astres pour s'orienter de nuit sous la mer ou dessus [2 : 261-262, 6 : 812]. Par ailleurs, son métier l'amène, dans un milieu peuplé d'espions devenus des mouches [1 : 113], et de complices devenus des frelons [2 : 196], des chats [3 : 348], des guêpes [4 : 500] ou plus classiquement des gorilles [6 : 842], à côtoyer des pigeons [5 : 735], qui servent à tester les transfuges en s'apitoyant sur leur sort pour les faire devenir agent double, ou à faire arrêter des oiseaux [5 : 733, 15 : 282]²⁴ en évitant de marcher sur un « plancher rossignol » [16 : 575 & 661]. Mais son invincibilité a une limite, et cette limite peut être posée par un rétrécissement du comparant²⁵, ou surtout par la sortie du monde animal : il devient mouche dans les moments de fragilité

¹⁹ [2 : 237-238, 241 & 257, 12 : 243, 18 : 800-802 & 817-819]. C'est le seul poisson de la liste à être désigné par son binôme linnéen, mais uniquement dans *Meilleurs vœux de la Jamaïque* [18 : 800], si bien qu'il peut s'agir d'une autre espèce dans *Vivre et laisser mourir*, même si l'appartenance aux Caraïbes y est explicite [2 : 237].

²⁰ Il est question plus haut de « gorgones éventail » [13 : 344], nom usuel pouvant aussi désigner *Anella mollis*.

²¹ Il ne peut donc s'agir de la pastenague jamaïcaine (*Urobatis jamaicensis*) qui est ovovivipare, mais plutôt d'une espèce de la famille des *Rajidae* qui ne comptent pourtant pas de pastenague.

²² Cette comparaison qui apparaît dans *On ne vit que deux fois*, sert surtout à opposer James Bond au tigre qu'est Tanaka du fait de son année de naissance, voire à l'inscrire dans un cadre animiste, annoncé par les noms de scène des geishas du chapitre 1 : Perle Grise et Feuille Tremblante [cf. 16 : 547].

²³ Cette expression, due au Tsigane Vavra, désigne Donovan Grant, qu'Umberto Eco qualifie à juste titre de « loup-garou » [ECO 66 : 83]. Toutefois, seul le capitaine Troop, qui est au contraire un allié, est explicitement rangé parmi les loups-garous dans le corpus [5 : 665].

²⁴ Il est aussi question d'un « oiseau » dans *La sphère d'émeraude* [19 : 827], mais il devient ensuite un « gibier » [19 : 835].

²⁵ Face à son adversaire, James Bond peut en effet devenir viron [2 : 268] ou rat [6 : 868].

[2 : 268, 4 : 517], pierre lors d'une chute [6 : 870] et se sent poignée d'herbe dans la gueule d'un tigre en situation de sujétion [13 : 292], alors que ses doigts ressemblent à des concombres sous l'effet de la tétrotoxine [5 : 769], mais il reste un animal dangereux qui aurait toutefois « cessé d'être un fauve » après le décès de Teresa di Vincenzo [16 : 668]. Il est alors comme le serpent venant de faire sa mue²⁶, lui qui est soigné à Shrublands (ce qui se traduit par « zone arbustive ») dans la chambre aux pervenches [13 : 278 & 283], car il risque de voir percée l'écorce qu'il s'est fabriquée, ainsi qu'il présente lui-même la différence entre l'homme qu'il est devenu et l'adolescent qu'il a été [5 : 674]²⁷.

La question n'est pas tant de savoir si James Bond est un connaisseur de la nature, que s'il l'utilise et la respecte à la fois, en incarnant un équilibre d'esprit environnementaliste, et s'il ne se contente pas d'envisager de cultiver des arbres fruitiers dans le Kent pour le seul besoin d'une démonstration [2 : 174]. Son savoir est certain et entretenu : il connaît l'Eastern Garden Aquarium de Miami [2 : 234] et l'Institut de la Jamaïque [6 : 836 & 881], dont dépend le Natural History Museum of Jamaica, possède visiblement ses entrées dans le monde zoologique [6 : 881], lit entre autres des spécialistes de la faune et de la flore tropicales (Beebe et Allyn [2 : 253]²⁸). Il s'agit là d'un savoir utile, qui est d'abord celui d'un enfant passionné de nage collectionnant les coquillages et les algues [15 : 6], puis d'un « naturaliste des profondeurs » [13 : 387] : « Je connais les poissons dont il faut se méfier et ceux dont on n'a pas à se préoccuper. » [13 : 429] Mais ce savoir reste extensible, si bien que 007 n'hésite pas à se renseigner, une fois en Suisse, sur la différence entre alp, berg et piz [15 : 120], lors d'une soirée où des sujets plus légers auraient pu convenir.

James Bond est donc capable de tirer profit de l'environnement, en utilisant des aiguilles de pin pour suggérer une chevelure [14 : 520], ou en se fondant parmi les arbres tout en sachant l'erreur à ne pas commettre : « Les animaux et les oiseaux ne cassent pas de branches. » [9 : 182] Il est tout aussi capable d'utiliser les animaux à son avantage, ce que résume parfaitement l'« alibi du chat » [7 : 70], qui permet d'attribuer à ce dernier des actes qui lui sont étrangers dans *Goldfinger*, où la métaphore du chat et de la souris est d'ailleurs filée pendant près de vingt pages. Son comportement, dans le milieu sous-marin si récurrent, est le fruit d'un apprentissage autant que d'un héritage : il possède des « antennes extra-sensorielles », ou de ces « sens légués par la vie de la jungle il y a des millions d'années » [13 : 387], qui l'avertissent du danger incarné par un barracuda, et adopte alors l'attitude la plus adaptée, en sachant comment le poisson peut se comporter, et en croyant que la peur se communique à certains animaux [13 : 387-388]. Il retrouve ces « antennes d'un insecte » dans le milieu marécageux [17 : 780], comme s'il revenait en l'occurrence à des réflexes naturels après avoir perdu sa couverture artificielle.

Le rapport de James Bond à la nature est symbolisé par le fait qu'il ne tue presque jamais d'animaux, et plus accessoirement, que les tueurs d'oiseaux qu'il rencontre finissent toujours par mourir [cf. CHA 05 : 182]. Ce rapport est d'abord celui d'un colonial à la menace, comme cela apparaît dans *James Bond 007 contre D'No*, où il se positionne en quelque sorte entre Quarrel et Honeychile Rider, c'est-à-dire entre une vision superstitieuse de l'environnement et une vision plus merveilleuse [cf. GAR 22 : 8]. Il n'est alors associé qu'indirectement à un message d'ordre écologique, et presque plus à l'observation ornithologique si prisée par Ian Fleming [cf. LYC 08 : 287-288]²⁹, donc à une certaine passivité : s'il part en mission contre Julius No pour aider la société Audubon [6 : 786], qui est réellement une organisation environnementale, et que cette mission l'amène à s'intéresser à une réserve de flamants roses [6 : 786-788 & 817-818]³⁰, James Bond affronte la nature plus qu'il ne la protège, sachant que la figure paternelle qu'incarne M lui conseille d'essayer ses nouvelles armes sur des tortues de mer [6 : 784], et confond plus ou moins volontairement les flamants avec les cigognes [6 : 788].

²⁶ Cette image est utilisée quand James Bond est dépouillé de sa combinaison de plongée par les hommes de main de M. Big [cf. 2 : 268].

²⁷ Cette manière d'associer le végétal à la fragilité apparaît aussi après les tortures génitales du Chiffre, quand le sexe de James Bond est comparé au moment du rétablissement à une « branche [...] prête à fleurir » [1 : 127].

²⁸ Ces noms renvoient peut-être à la romancière Burdette Faye Beebe et à l'éditeur Allyn & Bacon.

²⁹ Comme Hilary Bray, dont James Bond empruntera l'identité pour approcher Ernst Stavro Blofeld [cf. 15 : 89].

³⁰ La description des flamants, qui les associe à la Floride [6 : 787] puis mentionne un « bec plat » [6 : 817], permet difficilement de savoir s'il s'agit de *Phoenicopterus ruber* ou de *Platalea ajaja*.

La nouvelle *Le spécimen rare de Hildebrand*, rédigée par Ian Fleming à peu près au milieu de sa période de production, représente peut-être une rupture ou une exception³¹. Dans un contexte où l'antagoniste s'apprête à tuer un grand nombre d'espèces pour récolter un spécimen, une pratique dont l'écrivain avait été témoin lors d'un séjour à Pedro Cays³², James Bond répond à un Seychellois de façon presque antispéciste : « – Les poissons ont le sang froid. Ils ne ressentent rien. – Qu'en sais-tu ? Je les ai déjà entendus crier quand ils étaient blessés. » [12 : 261] De cette manière, il se positionne autant contre l'incarnation de l'esprit local, autrement dit cette sorte de désintérêt lié à la fréquentation régulière d'un environnement remarquable, que contre l'antagoniste étranger, et les méthodes d'organismes comme la Smithsonian Institution pour laquelle ce dernier travaille [12 : 254-255, 263 & 272]. Dès lors, il n'apparaît plus tant comme celui qui impose sa volonté à la nature, que comme celui qui connaît assez cette dernière pour ne pas s'en moquer : la faune sous-marine est moins caractérisée par son opposition à la raison, au moyen d'une luxuriance compliquant la concentration, que par un mystère risquant de déchaîner l'imagination [cf. 13 : 387]. Tout porte à croire que James Bond conçoit alors la nature comme une *wilderness*, alors que le seul récit dans lequel cette dernière est clairement exploitée, *Motel 007*, est aussi celui où 007 est le moins présent : il s'agit de la forêt des Adirondacks qui blesse Vivienne Michel en compliquant la fuite [14 : 493-494], voire de son Lac de Rêve faisant figure de tombe opportune [14 : 495].

La naturalisation de James Bond, ou son rapport à la nature, évoluent donc au fil des missions, mais l'état de choc dans lequel le laisse le décès de Teresa di Vincenzo représente une limite, du moins lorsqu'il redécouvre dans un parc les merveilles naturelles [16 : 558-559], qui forment peut-être la lisière de « la forêt hantée de ses souvenirs » [16 : 607]. Il revient alors à une évidence tenue pour acquise, ou à des lacunes s'expliquant par le nombre de ses voyages, voire par son intérêt pour les milieux aquatiques ou tropicaux, au point qu'il découvre l'existence de deux cultivars de rosier pourtant connus à l'époque de l'intrigue : Super Star et Iceberg, créés respectivement en 1960 et 1958 [BEA 92 : 405 & 270]. Il n'est plus celui qui lisait des spécialistes mais celui qui doit les lire, et ne se rappelle même pas du nom exact du Belge faisant autorité sur les abeilles (Metternich pour Maeterlinck [16 : 559]³³). Toutefois, ce moment de recul a surtout un intérêt narratif, car il sert à créer un avant s'opposant à l'après que représente la découverte du Jardin de la Mort, dans le cadre d'un parcours marqué par des réminiscences caribéennes, c'est-à-dire à créer une distance entre le James Bond travaillant pour Audubon et le docteur Guntram Shatterhand se réclamant de grands jardins botaniques (Jardin des Plantes et Kew Gardens [16 : 588]), ainsi qu'entre le spécialiste de la mer qu'est le premier, et les spécialistes de la terre que sont les botanistes intéressés par les espèces rares du second.

³¹ Kingsley Amis fut sans doute le premier à le relever : « *The fish-massacre described here – the wicked Mr Krest is pouring poison on the sea to make sure of securing a valuable specimen – seems more dreadful than anything Le Chiffre or Rosa Klebb would think of.* » [AMI 65 : 143]

³² « *Here his ecological awareness of marine life is very much to the fore, and Fleming writes with particular anger about Krest's destruction of the entire reef by dropping a vat of curare poison into it. He had witnessed scientists using this method to collect specimens at Pedro Cays, two small islands off the south-east coast of Jamaica, when he and Blanche Blackwell [sa muse] visited them in 1958.* » [CHA 05 : 149]

³³ Le nom choisi par Ian Fleming aurait pu renvoyer à l'entomologiste Raymond Mayné, qui est le découvreur en Belgique d'un hyménoptère rare (*Stenodynerus orenburgensis*), mais comme il est question d'un travail sur les abeilles puis sur les fourmis, il ne peut s'agir que de l'écrivain Maurice Maeterlinck, qui est l'auteur de *La vie des abeilles* et de *La vie des fourmis*.



Figure 4. *Un poisson-globe devant une sérieole par Utagawa Hiroshige*
(The Metropolitan Museum of Art, vers 1840)

Cette évolution a son marqueur, en l'occurrence le poisson-globe et sa tétrodontoxine, ou de façon plus générale, les poisons qualifiables de naturels : la tétrodontoxine sert de poison à Rosa Klebb lors d'une des premières missions³⁴, alors que le poisson-globe sert de repas à James Bond lors d'une des dernières [16 : 620], et que le palier du *Spécimen rare de Hildebrand* est atteint grâce à une espèce parente ; 007 ne souffre pas du Jardin de la Mort puis ingère le poison d'un crapaud venimeux [16 : 681]³⁵, avant de revenir à la Jamaïque en apparaissant immunisé car il survit à une balle empoisonnée au venin de serpent [17 : 786-787], dans la mesure où l'injection de l'antipoison semble trop miraculeuse pour être tout à fait crédible. C'est d'ailleurs à ce stade de son évolution, après la mission qui a placé la mer au rang de ses ennemis [16 : 676], que James Bond hésite à se faire passer pour un investisseur dans le projet Négril, qui consiste à aménager une plage et non à la préserver [17 : 714]. Mithridatisé ou presque contre les dangers de la nature, il la laisse alors se réfugier dans ses rêves (plaine [17 : 733], eaux glauques [17 : 753], mer [17 : 786]), et s'affirme comme un entomologiste de la race humaine, craignant toutefois de manquer la phalène multicolore (qui se révélera être Felix Leiter) pour trop se concentrer sur le scarabée aux ailes dorées (Francisco Scaramanga) [17 : 742]. Quoi qu'il en soit, le marqueur du poison est insulaire, ou du moins renvoie à l'insularisation : le poisson-globe est élevé sur l'île de Honshū, James Bond acquière son immunité sur l'île de Kyūshū et la vérifie en Jamaïque.

5. La métamorphose des deutéragonistes

Les êtres humains d'un point de vue général, et les personnages secondaires en particulier, sont moins que la nature l'objet du zoomorphisme. Ils peuvent d'ailleurs servir de comparants, quand la vie récifale devient une communauté humaine [18 : 801] pour susciter l'empathie du lecteur, ou quand des gorgones évoquent des chevelures de femmes noyées [13 : 435]. Mais ils sont surtout utiles comme comparés, quand il s'agit d'insister sur un métier, sur une qualité ou sur un défaut : un radio trop lent est un babouin [13 : 370], les charmes d'un client d'*okiya* des bourgeons de chrysanthèmes [16 : 547], les yeux du père de Kissy Suzuki ont la vivacité de ceux d'un écureuil [16 : 634], les pêcheuses « *ama* » deviennent des phoques sous le regard de James Bond [16 : 639], ou des gros poissons sous celui des requins [16 : 645], les Japonais obéissants des fourmis [16 : 654] et le blessé qui veut se suicider un « animal blessé » [16 :

³⁴ Cela est expliqué dans *James Bond 007 contre D'No* [6 : 780-781], sachant que l'une des armes empoisonnées qu'utilise Rosa Klebb est qualifiée dans *Bons baisers de Russie* de « dard de scorpion » [5 : 767], ce qui renvoie moins au poisson-globe qu'au poisson-scorpion.

³⁵ La description du crapaud, qui mentionne des « yeux rouge foncé » et un « corps pustuleux » [16 : 680], permet difficilement de savoir s'il s'agit de *Bufo gargarizans* ou de *Bufo japonicus*, même si elle penche en faveur du premier, dont le venin entre d'ailleurs dans la composition du *kyushin* japonais.

649], alors que les visages blancs sont des lunes et que la voix d'un gangster américain rappelle le cri du corbeau [17 : 776]. Ces analogies qui désignent par contraste l'île sociale à laquelle appartient 007, pour ne concerner que des étrangers ou presque, vont donc jusqu'à la caricature, et même jusqu'à réduire le comportement des antagonistes secondaires à des émotions primaires, que ce soit la douleur faisant pousser un « cri de bête » à un homme de main japonais [16 : 664], ou le plaisir causant des « transes animales individuelles » à des gangsters majoritairement américains [17 : 753]. D'ailleurs, il ne faut pas ignorer le racisme [cf. KIN 21, SIM 23] que traduisent certaines analogies : les Coréens employés par Auric Goldfinger sont qualifiés de « singes » [7 : 124], tandis que les tueurs cubains de *Top secret* ne sont pas mieux que des « animaux intelligents » aux « mains de singe » [9 : 167 & 168].

Les antagonistes ne sont pas épargnés par la naturalisation, au contraire, car le procédé permet d'en ajouter à la « monstruosité du Méchant » [ECO 66 : 80]³⁶, mais dans leur cas, cette naturalisation prend la forme presque exclusive d'une animalisation, ce qui crée pour ainsi dire une galerie dans la *rogues' gallery*. Si le SMERSH est indirectement comparé à une pieuvre [2 : 255, 5 : 649]³⁷, les adversaires directs de James Bond sont régulièrement associés à des animaux dangereux ou désagréables, sachant qu'Ernst Stavro Blofeld est comparé à un « fin renard » [15 : 98]³⁸, et sa compagne Irma Bunt à un animal en peluche en raison de ses yeux [15 : 104] :

- Animaux puissants, du sauvage au domestiqué : Bon-à-tout perçu comme « l'animal sauvage le plus redoutable qui se trouvât à la surface de la terre » [7 : 72], Rosa Klebb et Auric Goldfinger ressemblant chacun à un loup [5 : 643 & 7 : 63], Le Chiffre évoquant un loup [1 : 92] ou une pieuvre [1 : 91], Buonaparte Ignace « M. Big » Gallia dirigeant le culte de la Veuve Noire [2 : 159] et se prétendant loup [2 : 273] ou baleine [2 : 268], Seraffimo Spang se faisant « taureau furieux » [4 : 492], Emilio Largo hésitant entre fauve et bête de proie [13 : 338], ou se confondant avec un requin [13 : 372] puis avec un phoque [13 : 439], comme Hugo Drax qualifié de « sale requin » [3 : 316], Wint et Kidd devenus plus classiquement des gorilles [4 : 491-492 & 495], Ernst Stavro Blofeld s'imaginant « chien enragé » sous le regard du commun [16 : 656], Donovan « Red » Grant comparé à un « dogue puissant qui attend sa pâtée » [5 : 658], Francisco (Paco) « Pistol » Scaramanga possédant une allure féline [17 : 723] et ressemblant à un chien d'arrêt [17 : 780] puis à un « chien se précipitant sur sa pâtée » ou à un dogue [17 : 781]³⁹ ;

- Animaux et insectes révoltants, du plus petit au plus gros : Ernst Stavro Blofeld comparé à une « mouche infecte » [15 : 137] puis à un serpent [16 : 671-672], M. Big se prétendant araignée [2 : 268], Krilencu devenant ver [5 : 713], Sol « Horreur » Horovitz comparé à un lézard [14 : 488] puis à un serpent [14 : 525 & 528], Francisco Scaramanga possédant un regard de lézard [17 : 750] mais évoquant une grenouille dans un petit étang en raison de son égocentrisme [17 : 726], voire un crapaud ou un rat [17 : 770], Rosa Klebb ressemblant à un crapaud [5 : 638] ou à une truie [5 : 755], Milton Krest prenant des allures de babouin une fois soûl [12 : 266], Julius No faisant l'effet d'un ver géant et venimeux⁴⁰.

Là aussi, les analogies peuvent traduire le racisme, Bon-à-tout étant même qualifié de « vilain singe » [7 : 123], mais si Fidèle Barbey se voit affublé du diminutif canin de Fido [12 : 250, 252, 259 & 264-265], c'est pour rendre plus odieux encore l'antagoniste qui le traite ainsi, en l'occurrence Milton Krest. Autrement, ce sont des métaphores corporelles découlant d'une focalisation interne, mais il ne s'agit pas tant des métaphores ophtalmiques qui portent sur tout type de personnage ou de comparant⁴¹, ni des

³⁶ Umberto Eco parle aussi de l'antagoniste comme d'un « Dragon » ou d'une « Bête » dans une perspective archétypale [ECO 66 : 91], et d'ailleurs, Ernst Stavro Blofeld est qualifié par Tanaka de « Dragon » [16 : 599] puis de « dragon fou » [16 : 629] dans *On ne vit que deux fois*, où il a du reste pris la tête de l'association des Dragons Noirs [16 : 588-589].

³⁷ L'image de la pieuvre, reprise dans les films pour symboliser SPECTRE, est aussi utilisée dans le corpus pour désigner un patron de restaurant ayant affronté un octopode géant, en l'occurrence Nicky-la-Pieuvre [cf. 6 : 792-793 & 795].

³⁸ L'analogie avec le renard, assez récurrente, est aussi utilisée pour Donovan Grant car il est « rusé comme un renard » [5 : 618].

³⁹ Le Chiffre et Francisco Scaramanga sont aussi comparés chacun à un gros poisson [1 : 81 & 17 : 777], ce qui ressort d'une imagerie classique, sachant que le second est en outre comparé à un chat [17 : 785], ce qui renvoie à sa félinité sans pour autant en ajouter à sa dangerosité.

⁴⁰ Cette analogie, qui apparaît au chapitre 14, a été abandonnée dans la traduction française.

⁴¹ On peut relever que les yeux de Rosa Klebb rappellent un chien d'arrêt [5 : 655] et ceux des membres de SPECTRE des bêtes de proie [13 : 306], que ceux d'Annabel Chung évoquent le chat [6 : 794] et ceux de John Strangways l'aigle [6 : 775], quand ceux

métaphores capillaires qui présentent les mêmes défauts⁴², que des métaphores manuelles qui, de façon générale, excèdent le cadre de la *rogues' gallery* mais perdent alors en précision, ou renvoient à des animaux et insectes inattendus dans une relation presque métonymique : la main de James Bond peut évoquer la « patte d'un fauve » [19 : 822], celles de Kissy Suzuki et de Vavra chacune une patte [16 : 644 & 5 : 709], tandis que Vida porte des griffes [5 : 704] ; il s'agit de gros animaux à la fourrure brune dans le cas d'Emilio Largo [13 : 338], et de crabes roses dans le cas d'un adversaire grec au baccara [1 : 81], tandis que la main de Kronsteen porte une pince de crabe rose [5 : 639], que le doigt du Chiffre est une patte d'araignée [1 : 104], que la main de Sol Horowitz est un serpent [14 : 496], et que les prothèses de Julius No rappellent les antennes d'une mante religieuse [6 : 853]. Enfin, il faut relever que les antagonistes entretiennent souvent un rapport de domination à la nature, qui va de la domestication à l'instrumentalisation, comme c'est le cas d'Ernst Stavro Blofeld qui parvient à faire aimer les poulets à une alektorophobe [15 : 170], et qui est parvenu à canaliser un geyser intermittent pour le requalifier en « chambre des tortures » [16 : 663 & 665], ou de M. Big qui « avait domestiqué à son profit les forces de la mer » [2 : 265], tandis que Francisco Scaramanga serait devenu un tueur sanguinaire après la mort de l'éléphant Max [17 : 705-706], et trouve sa nourriture dans le Grand Marais jamaïcain en tuant un boa-anaconda [17 : 780].

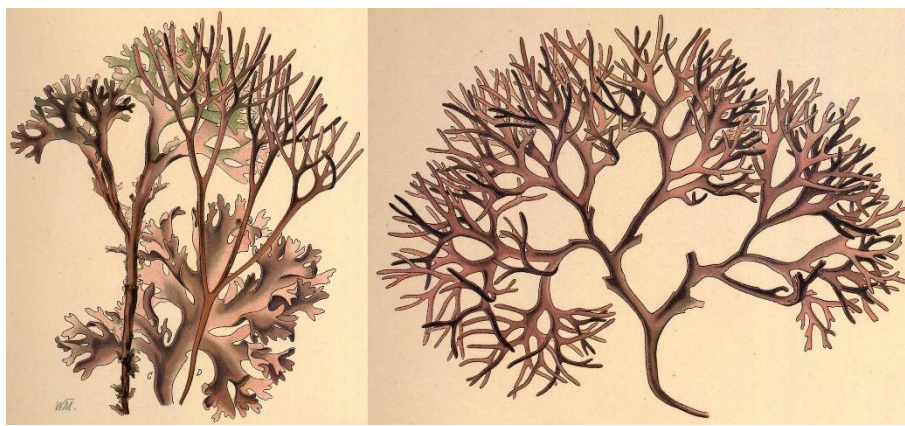


Figure 5. *Chondrus crispus* selon Hermann Adolph Khöler
(Khöler's Medizinal-Pflanzen, 1883)

Les alliés de James Bond n'échappent pas à la naturalisation, loin s'en faut : Felix Leiter est comparé à un oiseau de proie dès sa deuxième apparition [2 : 154], M à un « vieux renard » [2 : 284], à un « vieux singe » [6 : 789] ou à un « vieux crabe » [6 : 792 & 828], Quarrel hésite entre « animal inquiet » [6 : 819] et « chien de garde » [6 : 828], tandis que Tanaka se fait appeler Tigre [16 : 581] mais est aussi qualifié de « vieux renard » [16 : 576]⁴³, son sang tartare étant, « dans les étangs sombres de ses yeux, comme un animal qui se montre entre les barreaux de sa cage » [16 : 596]. Il s'agit là encore d'une animalisation, mais certains de ces personnages aident James Bond, par leur fonction narrative, à améliorer sa connaissance de la nature, quand ils jouent le rôle de « *tour-guide* » (guide touristique) comme Quarrel dans *Vivre et laisser mourir* [cf. BEN 84 : 95-96], ou même comme Tanaka aux « enfers » de Beppu [16 : 619]. Enfin, les alliés féminins sont régulièrement associés à la nature, comme les cinq premières filles de la mère de Tiffy portant chacune le nom d'une fleur [17 : 720]⁴⁴, ou comme la Chinoise May et son « visage de fleur pâle » [6 : 845], mais parfois indirectement, au point de suggérer

d'Hendriks sont deux boules de granit [17 : 762] et ceux de James Bond des diamants [5 : 723], sachant que les yeux en amande sont réservés aux étrangers.

⁴² On peut relever que les cheveux de Vavra sont des « serpents noirs » [5 : 700], mais qu'une chevelure peut se faire forêt [6 : 807], buisson [6 : 815] ou vagues dorées [15 : 33].

⁴³ Un autre personnage se fait appeler Tigre, en l'occurrence King Tiger [17 : 751-752]. En outre, un autre allié est qualifié de « vieux renard » [15 : 274], en l'occurrence Marc-Ange Draco, mais comme c'est aussi le cas d'Ernst Stavro Blofeld [15 : 293], il est difficile d'accorder une connotation purement affectueuse au qualificatif « vieux ».

⁴⁴ En revanche, Tiffy elle-même, pour laquelle l'imagination de sa mère aurait été épuisée, est comparée à un iceberg par Francisco Scaramanga [17 : 723 & 727].

des parentés avec certaines espèces végétales, voire une typologie végétale s'opposant à la *rogues' gallery* :

- *Cactaceae* pour Tiffany Case : cette famille est celle des cactus ponctuant le désert où Tiffany Case décide de se rallier à James Bond, renvoyant plus accessoirement à l'abord difficile de la jeune femme ;
- *Chondrus crispus* pour Teresa « Tracy » di Vincenzo : le goémon blanc ne peut vivre sans substrat, de même que Teresa di Vincenzo sans James Bond, ni hors de l'eau, de même que la comtesse dans son enfance, quand elle se fait la promesse, presque réalisée à l'âge adulte, de se livrer à la mer en cas de malheur [15 : 52] ;
- *Lilium Stargazer* pour Rhoda Llewellyn : ce lys mêle le rouge au blanc, comme le teint de la jeune femme dit « de lis et de rose » [10 : 201], métaphore classique renvoyant aux couleurs vermeille et blanche ;
- *Lonicera* pour Tatiana Romanova : ce genre est celui des chèvrefeuilles, désormais cultivés en Crimée et très appréciés des colibris, sachant que Tatiana Romanova participe à une « *konspiratsia* » commencée en Crimée [5 : 611], et que ses cils sont comparés aux ailes d'un colibri [5 : 721] ;
- *Malus baccata* pour Vesper Lynd : cette espèce russe de pommier peut convenir à celle qui est qualifiée de « fruit défendu » [1 : 133]⁴⁵, dans la mesure où elle se révèle être un agent double travaillant pour l'URSS, et que le fruit biblique de la connaissance a été de longue date confondu avec la pomme ;
- *Orobanchaceae* pour Gala Brand et Tilly Masterton : cette famille comprend *Orobanche picridis*, caractéristique des falaises de Douvres près desquelles travaille Gala Brand, et se distingue par une vivacité rappelant l'indépendance de ces jeunes femmes qui se refusent toutes les deux à James Bond ;
- *Saccharum* pour Simone « Solitaire » Latrelle et Honeychile « Honey » Rider : ce genre associé au sucre peut donc l'être à la fille d'un planteur, ainsi qu'à un personnage ayant vécu au milieu d'un champ de cannes à sucre, mais Solitaire pourrait tout aussi bien être apparentée aux *Apiaceae*, donc à la famille de la fêrue gommeuse dont est tiré le galbanum, principal ingrédient de son parfum « Vent Vert » [2 : 212]⁴⁶ ;
- *Solidago canadensis* pour Judy Havelock : cette espèce désigne la verge d'or du Canada, dont Judy Havelock utilise des tiges pour masquer sa couleur de cheveux [9 : 184 & 194] ;
- *Ulva lactuca* pour Kissy Suzuki : la laitue de mer fait partie des produits de la mer récoltés par les pêcheuses « *ama* » comme Kissy Suzuki, même si seul le genre *Posidonia* est cité dans *On ne vit que deux fois* [16 : 639].

Les exceptions, à l'animalisation des antagonistes et à la végétalisation des alliés féminins, ne sont pas rares mais ne procèdent pas toutes des mêmes intentions. Dans le premier cas, elles reviennent à un élargissement de l'éventail des métaphores corporelles, pour insister sur une particularité contextualisée : les yeux du Chiffre renvoient au cassis [1 : 110], le genou de Rosa Klebb devient noix de coco [5 : 657], les yeux de Kronsteen sont « deux lacs bruns impénétrables » [5 : 644]⁴⁷, les jambes poilues de Milton Krest évoquent des troncs d'arbres pâles [12 : 259], Francisco Scaramanga possède un visage de granit [17 : 784] et « la Détente » une chevelure d'or [20 : 846]. Dans le second cas, elles servent d'abord à créer des oppositions : Honeychile Rider passe de la « femelle fière dont on attaque les petits » au « bon chien dont personne ne veut » pour devenir la « fille de la jungle » [6 : 817]⁴⁸ ; Kissy Suzuki qui s'était changée en « une sorte d'animal » à Hollywood [16 : 638], se révèle être une insulaire dont le corps évoque les couleurs d'une pêche [16 : 636], la bouche un pétale [16 : 636], et son inspiration avant la plongée le sifflement de la colombe [16 : 639] ; la santé et l'instinct animaux d'une « belle fille de la campagne » [5 : 607] créent le contraste avec l'allure bestiale et reptilienne de Donovan Grant [5 : 607-608], qui porte un « embryon de queue au-dessus du sillon des fesses » [5 : 608]. Elles servent ensuite à suggérer l'indomptabilité, le passage à l'analogie animale permettant d'accentuer indifféremment la

⁴⁵ C'est le titre du chapitre 24 de *Casino Royal*, qui est un jeu de mots sur le nom de l'auberge choisie par Vesper Lynd, alors que cette dernière est qualifiée plus haut de « petit animal » [1 : 109].

⁴⁶ Sur ce parfum, [cf. FEY 11 : 214].

⁴⁷ Dans le même roman, *Bons baisers de Russie*, les seins de Tatiana Romanova deviennent des « collines sous la neige » [5 : 715], mais ils sont alors drapés.

⁴⁸ Et devant Julius No, elle devient un « oiseau fasciné par un serpent » [6 : 863], ce qui renvoie à la puissance réductrice de l'antagoniste.

dangerosité ou la fragilité, pour ne pas dire de créer les conditions d'une soumission par le seul 007 : les filles tsiganes se disputent un homme à la manière des félins [5 : 703-705]⁴⁹ ; Pussy Galore évoque un chat en raison de son prénom, et d'une remarque de James Bond sur le panier auquel elle doit retourner [7 : 134] ; Tatiana Romanova est présentée comme une canetonne sous la coupe de Rosa Klebb [5 : 654], puis comme une « vache affolée » sous son regard [5 : 655] ; Dominetta Vitali est une « belle jument arabe » [13 : 350], quand elle n'est pas « oiseau dans une cage doré » [13 : 381]⁵⁰ ou « offerte comme une étoile de mer » [13 : 425] ; Teresa di Vincenzo est un « oiseau sauvage » [15 : 50] ou un « oiseau blessé » [16 : 555] ; Vivienne Michel qui est le personnage le plus animalisé du corpus, peut être entre autres pouliche ou oiseau, chat en posture défensive ou élan en posture offensive⁵¹. Pour autant, la seule mission du corpus qui soit associée à un agent féminin porte le nom d'une fleur : c'est l'opération « Tulipe » [19 : 825-826] élaborée par la mère de Maria Freudenstein, laquelle est toutefois qualifiée de « vilain petit canard » [19 : 830].

La fin des antagonistes est souvent mise en scène dans un site naturel : M. Big, Hugo Drax, Emilio Largo et Dexter Smythe meurent en mer [2 : 281, 3 : 402, 13 : 440, 18 : 819], Julius No sur une île [6 : 875-876], Francisco Scaramanga dans un marais [17 : 785], Seraffimo Spang dans une crevasse [4 : 498] et Auric Goldfinger dans les airs [7 : 132], sachant qu'Ernst Stavro Blofeld décède au milieu du Jardin de la Mort [16 : 672]. En ce qui concerne les alliés féminins, le moment de bascule où la relation devient charnelle est régulièrement associé à la nature : c'est un oursin de New Providence qui, dans *Opération tonnerre*, déclenche le rapprochement de James Bond avec Dominetta Vitali [13 : 406-407] ; c'est une « amoureuse de la mer » [15 : 52] qu'il épouse et c'est une « fille de la mer » de Kuro [16 : 637] dont il aura le seul enfant reconnu dans le corpus [16 : 682]⁵². Et là encore, l'insularisation se confirme : New Providence et Kuro sont des îles, M. Big et Dexter Smythe meurent dans les eaux jamaïcaines, Emilio Largo dans les eaux bahaméennes, Francisco Scaramanga et Ernst Stavro Blofeld sur une île.

6. Les fonctions naturelles

La nature sert d'abord à donner l'illusion des sensations, pour ne pas dire celle d'un monde sensible au lecteur, et ainsi à rendre plus aisée la suspension volontaire d'incrédulité. Il n'est donc pas étonnant que les descriptions qualifiables de naturelles servent à introduire un récit, comme c'est le cas dans *Top secret*, *Le spécimen rare de Hildebrand* et *Motel 007*, voire dans la nouvelle *Meilleurs vœux de la Jamaïque*, même si elles sont plus souvent justifiées par les temps d'amorçage ou d'attente afférents aux missions. Quoi qu'il en soit, ces descriptions relèvent généralement de la liste, mais prises comme un tout, elles font l'effet de solliciter les cinq sens :

- Goût : les épines d'oursin que James Bond enlève par succion du pied de Dominetta Vitali [13 : 407], le serpent que dévore Francisco Scaramanga après l'avoir tué [17 : 781] ;
- Odorat : « l'odeur des feuilles brûlées [annonçant] l'approche de l'hiver » à Hyde Park [15 : 63], la « bonne odeur de feuilles et de rosée » de la forêt de Saint-Germain-en-Laye [8 : 158], « par-dessus la puanteur de la vase et des algues accumulées sur les rives du fleuve, une bouffée d'iode » à Royale-les-Eaux [15 : 36], la « senteur puissante émanant de la terre [avant l'orage] comme si la forêt s'était mise à transpirer » aux États-Unis [14 : 451], l'« odeur prenante et pure de l'air et de la neige » en montagne [15 : 246], l'« odeur douceâtre de maladie et de poison » que répandent de nuit les végétaux vénéneux [16 : 647], l'odeur de soufre pesant sur le Jardin de la Mort à cause des fumerolles [16 : 650], le « parfum sucré du cornouiller » [16 : 648], l'odeur puissante des marais [17 : 735] ou le « mélange d'odeur de mer et d'arbres » en Jamaïque [17 : 732] ;

⁴⁹ Il s'agit de Zora et Vida, dont tout le combat sert à filer la métaphore animalière, en faisant une lionne de la première et une panthère de la seconde.

⁵⁰ L'analogie de l'oiseau est reprise plus bas, quand le pied de Dominetta Vitali apparaît « comme un oiseau qu'on vient de capturer » [13 : 407], même si les orteils sont ensuite comparés à des pétales.

⁵¹ Dans une volonté de renforcer sa fragilité, ou de créer une porosité avec la *wilderness*, elle est successivement pouliche [14 : 447], chat [14 : 452], élan [14 : 456], animal traqué [14 : 463], truie [14 : 463], grue [14 : 467], chat [14 : 472], oiseau [14 : 475], proie des bêtes de proie [14 : 477], souris [14 : 478], oiseau [14 : 480], lièvre [14 : 492], animal maté [14 : 496], chat [14 : 497] et oie [14 : 516], sans parler des classiques poule [14 : 499] et poulette [14 : 499].

⁵² Il s'agit de James Suzuki, dont le nom a été trouvé par Raymond Benson pour la nouvelle *Blast from the past* [cf. BEN 08 : 818].

- Ouïe : le ricanement des hyènes [16 : 658-659], le gazouillis d'un oiseau et le « roucoulement lugubre d'une tourterelle » [14 : 535], les « toui toui toui » des colibris-docteurs [9 : 163], les bruits de la faune des marais jamaïcains allant des appels des grenouilles [17 : 735] à la marche des crabes des sables [17 : 786], le chant des cigales [17 : 730], les chants d'insectes accompagnant le coucher du soleil [16 : 658], le bouillonnement des fumerolles dans un milieu volcanique [16 : 658], le murmure d'un ruisseau [16 : 549], le bruit des eaux de la rivière [17 : 779], le bruit du vent ou de la mer [15 : 170], la rumeur de l'océan de nuit [15 : 247], les cris des mouettes et le clapotement des vagues [15 : 10], le bruit des vagues [17 : 731], les grondement, roulement et claquement de l'orage et de la pluie [14 : 451], le grondement et les craquements d'une avalanche [15 : 210], sans oublier les qualités évidentes d'Echo Lake [9 : 181] ;

- Toucher : la mousse du sous-bois sur laquelle étendre sa conquête [13 : 333], la végétation algale sous laquelle trouver des ormeaux [16 : 637], les mangliers sur lesquels sauter [17 : 776] ou contre les racines desquels se reposer [17 : 780] ;

- Vue : les innombrables jeux de lumière, en particulier ceux provoqués par la lune.

Même abstraction faite des choix les plus classiques, la nature semble ainsi réduite à fournir des effets d'ambiance, et pourtant, elle peut être associée à des émotions, quand le romantisme sentimental se fait tarentule par exemple [15 : 32], ou même à la réflexion comme dans *Top secret*, quand James Bond s'interroge sur tout ce que la montagne américaine peut lui suggérer [9 : 180]⁵³. Il s'agit toutefois d'une limite, car cette naturalisation de l'invisible est rare, et peut même signifier l'irréversible, quand c'est le tour d'agir des « termites du nonchaloir, du laisser-aller, du sentiment de culpabilité et du dégoût de [soi] » [18 : 800], comme s'il s'agissait en l'occurrence de réviser tout ce qui avait été dit de la Jamaïque et de la vie insulaire jusque-là, ou de reprendre l'idée que « le ver de l'autodestruction avait en quelque sorte entamé le fruit de son âme » [15 : 50].

La nature sert aussi à moraliser, dans la mesure où plusieurs proverbes ou expressions proverbiales s'en inspirent, et comme les adages classiques sont rares dans le corpus⁵⁴, le procédé mène à un véritable répertoire naturaliste. Ce dernier, qui sert à justifier, ironiser ou couper court à la réflexion, fait autant appel à la faune qu'à la flore :

- Proverbes animaux : « au Texas [...], les puces sont tellement riches qu'elles ont les moyens de s'acheter un chien » [4 : 441], « Des puces en nombre raisonnable, ce n'est pas mauvais pour un chien. Sinon, il oublie qu'il est un chien. » [16 : 628], « Si Dieu a créé les chiens, il a aussi créé les puces. » [17 : 790], « la chance [...] appartient aux oiseaux » [13 : 377], « le prix des larmes d'un moineau » est celui du peu qui est gagné [16 : 631 & 676], « les animaux ne se consultent pas sur leurs congénères » [13 : 381] ;

- Proverbes végétaux : « si vous n'aimez pas mes pêches, pourquoi secouez-vous mon arbre ? » [4 : 447], « quand on a travaillé dur pour arriver au faite de l'arbre, on a droit aux meilleurs fruits qui y poussent » [12 : 251], « les femmes doivent être roseaux [...] c'est aux hommes qu'il appartient d'être chênes et frênes » [14 : 454], « Le bambou doit plier sous le vent. Mais le cèdre doit aussi plier sous le typhon. » [16 : 581], « au pied de l'arbre le plus élevé se trouve une hache qui attend son heure » [5 : 627] ;

- Proverbes généraux : « quand le sang commence à bouillir, l'homme ne choisit pas plus que la nature » [5 : 695], « l'architecture tend à ne laisser subsister avec la nature que la barrière la plus mince possible » au Japon [16 : 553].

⁵³ C'est à cette occasion qu'il se questionne sur la différence entre montagne et colline, ce qui est peut-être une manière très indirecte de renvoyer à la Jamaïque, dans la mesure où le relief oriental de l'île voit les Blues Mountains succéder aux Hellshire Hills.

⁵⁴ Deux seulement peuvent être relevés dans la catégorie des adages naturels, du moins si l'on empiète sur le territoire des expressions consacrées, et que l'on ignore la référence à une chanson évoquant la moutarde [13 : 282] : « c'est la curiosité qui tue le chat » [7 : 98], « manger de la corneille » quand il s'agit de vivre aux côtés d'un homme odieux [12 : 252]. Dans le second cas, l'expression idiomatique, qui signifie « avaler des couleuvres », est « *eating crow* », dont on trouvera une description des origines dans [POP 18].

Si elle peut faire l'effet d'un révélateur, quand James Bond comprend que des poissons tuent des agents⁵⁵, la nature sert à fournir des leviers narratifs, quand elle se fait pourvoyeuse d'enjeux ou quand elle sert le suspense. Dans le premier cas, le procédé n'est jamais qu'indirect, portant sur des matières travaillées comme les diamants dans *Les diamants sont éternels*⁵⁶, l'or dans *Vivre et laisser mourir* et *Goldfinger*, ou l'émeraude dans *La sphère d'émeraude*. Dans le second cas, elle permet soit de soutenir la tension, par exemple quand un moteur rappelle un bourdonnement de guêpe [5 : 700 & 707], quand la sonnerie d'un téléphone évoque une « guêpe prise au piège » [15 : 200] ou fait du récepteur un « serpent à sonnettes [sic] » [16 : 557], soit de la créer, par exemple quand James Bond discute faune et flore en attendant le « test » de Julius No [6 : 860], quand la locomotive qui se cabre devient un cheval sauvage [17 : 777] ou quand le poursuivant apparaît dans le rétroviseur comme un insecte de plus en plus gros : moucheron, mouche, abeille et scarabée [8 : 159]. Elle peut même devenir une cause ou une contrainte, quand la fonte des neiges révèle un *corpus delicti* jusqu'ici camouflé par un glacier [18 : 816], ou quand un vent commande d'ajuster son tir pour ne pas rater sa cible [20 : 837].

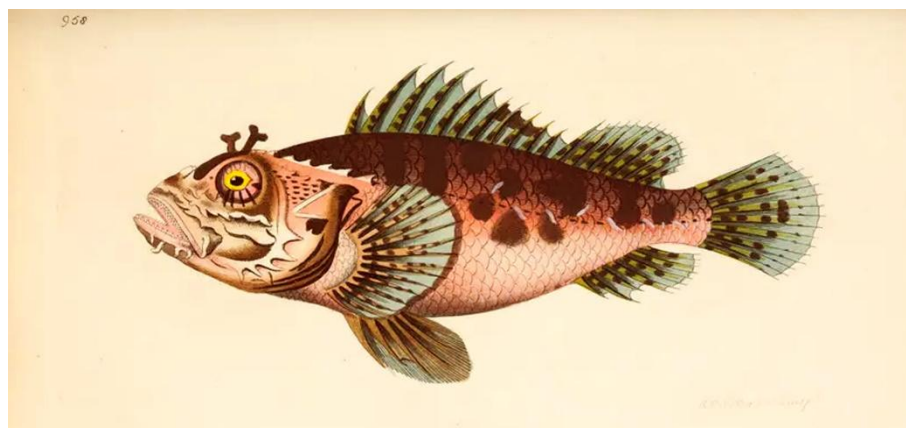


Figure 6. Le poisson-scorpion qui aurait inspiré la couverture originelle de *Meilleurs vœux de la Jamaïque* (The naturalist's miscellany, 1810-1811)

Cette manière de traiter la nature en chose utile s'apparente au rapport que James Bond entretient avec son environnement professionnel, voire avec ses biens hormis sa Bentley [1 : 60]. Mais elle permet, par l'entremise de végétaux instrumentalisés et de sites dangereux, de créer des nœuds dramatiques ou d'y mener :

- Utilisation défensive : un arbre devient un bouclier dans *Casino Royal* [1 : 63-64] comme dans *Goldfinger* [7 : 88, 92 & 94] et *Top secret* [9 : 192], une sentinelle dans *Bons baisers de Russie* [5 : 703], un écran dans *On ne vit que deux fois* [16 : 648] ou un poste d'observation dans *Bons baisers de Paris* [8 : 153-157] comme dans *Top secret* [9 : 180-181], la végétation maraîchine et le soleil facilitent la dissimulation dans *L'homme au pistolet d'or* [17 : 781], la mer devient une cache dans *Opération tonnerre* [13 : 339-340 & 398-399] ;
- Utilisation offensive : une cavité boueuse sous un carré d'herbe est utilisée comme « boîte aux lettres » [7 : 83], une grotte sur une île permet de stocker des bombes atomiques [13 : 345], une crevasse dans les montagnes tyroliennes sert de sépulture [18 : 811], les falaises entre Douvres et Deal deviennent un piège quand un pan s'en détache [3 : 359].

Enfin et surtout, la nature sert à créer la menace en alimentant les rebondissements dramatiques. Elle apparaît alors comme une pourvoyeuse d'armes du crime alternatives :

- Faune marine : raie pastenague dans *Le spécimen rare de Hildebrand* [12 : 243-245 & 261] qui ne renvoie donc pas seulement au poisson-écureuil, poisson-scorpion dans *Vivre et laisser mourir* [2 :

⁵⁵ On peut situer ce début du dénouement de *Vivre et laisser mourir* au chapitre 16, plus précisément lorsque James Bond s'étonne que les hommes du chef du MI6 aux Caraïbes aient été attaqués par des requins ou des barracudas [cf. 2 : 248].

⁵⁶ Voir avec la référence au Koh-i-Noor dans *Le spécimen rare de Hildebrand* [12 : 272], dans la mesure où ce diamant, qui est entré dans les possessions de la couronne britannique en 1850, désigne alors l'enjeu de l'intrigue.

237-238 & 241] en représentant des espèces pour aquariums criminels, la pieuvre Pussy dans la nouvelle *Meilleurs vœux de la Jamaïque* [18 : 799 & 819] qui marque d'ailleurs la fin, en raison de sa date de parution, d'une série d'animaux plus familiers que domestiqués (le grand cormoran David, l'éléphant mâle Max, les kling-kling Joe et May) ;

- Arthropodes : scolopendre venimeuse [6 : 806-807], scorpion femelle [6 : 835], crabes des palétuviers [6 : 863] et tarentules géantes [6 : 869-870] dans *James Bond 007 contre D^r No* ;

- Flore introduite : les plantations de l'« *hortus deliciarum* » (jardin des délices) d'Ernst Stavro Blofeld dans *On ne vit que deux fois* [ECO 66 : 84], c'est-à-dire un jardin ne réunissant pas moins de vingt-deux espèces de végétaux vénéneux⁵⁷, sans oublier les autres espèces dangereuses ou désagréables (araignées venimeuses, chauves-souris, crapauds cornus, hyènes, moustiques, piranhas ou *Pygocentrus nattereri*, poissons venimeux, scorpions, serpents dont vipère) et les pièges naturels (fumerolles, geysers).

Si la nature est plus utile qu'imitée, malgré le faux buisson avec tige d'églantine qui sert de cache pourvue d'une caméra dans *Bons baisers de Paris* [8 : 155-157 & 159], cette utilité ne vaut pas celle des équipements indispensables à toute mission, faisant par comparaison de simples adjuvants des armes naturelles. En outre, le rapport qui s'établit avec elle peut être tristement prosaïque, comme cela est posé dans *Motel 007* avec la « *Naturmenschlichkeit* » (humanité naturelle) [14 : 473] et la « *Naturfreude* » (plaisirs naturels) [14 : 475], comparées l'une à l'existence des fourmis et des abeilles [14 : 473], et l'autre à une « existence simple d'animaux » [14 : 475]. Ainsi, la nature utilisée ou vécue, malgré la gamme de fonctions narratives qui lui est associée, est circonscrite comme une île, les dangers ou les avantages naturels étant intrinsèquement liés aux milieux naturels ou presque.

7. Conclusion



Figure 7. La référence à l'ornithologue James Bond dans *Meurs un autre jour* (2002) (Danjaq/United Artists Corporation)

James Bond est donc un insulaire, et même un « naturaliste des mers » [13 : 387], qui aime à s'y baigner tout en éprouvant du respect pour leur faune, très différent de l'impérialiste qu'il aurait pu être dans le contexte de son apparition, ou du sportif jouant aux cartes qu'il est devenu dans un certain nombre de films. Lui qui tient son nom d'un ornithologue [cf. BON 66]⁵⁸, il passe de cette profession comme

⁵⁷ Leur énumération dans *On ne vit que deux fois* [16 : 591-592], qui crée d'ailleurs le plus fort « effet de liste » du corpus dans le but d'en ajouter à la dangerosité du lieu, compte six des espèces recensées comme dangereuses en France (par l'arrêté du 4 septembre 2020 qui comporte quatre listes, dont la liste 1 sur les espèces toxiques en cas d'ingestion, et la liste 3 sur les espèces pouvant entraîner des réactions cutanéomuqueuses) : *Abrus precatorius*, *Amanita mexicana* (cette dénomination abandonnée désigne peut-être *Psilocybe mexicana*), *Antiaris toxicaria*, *Camotillo* (cette dénomination approximative désigne sans doute *Solanum jamesii*), *Datura stramonium* (liste 1), *Gloriosa superba* (liste 1), *Hura crepitans*, *Jatropha curcas*, *Melia azedarach*, *Nerium indicum* (liste 1, sous la dénomination *Nerium oleander*), *Piscidia erythrina*, *Psychotria ipecacuanha*, *Rhus toxicodendron* (liste 3, sous la dénomination *Toxicodendron radicans*), *Ricinus communis* (liste 1), *Strophanthus hispidus*, *Strychnos colubrina*, *Strychnos ignatii*, *Strychnos nux-vomica*, *Strychnos tieuté*, *Strychnos toxifera*, *Tanghinia venenifera* ou *Cerbera tanghin* (les deux dénominations sont données par Ian Fleming dans cet ordre), *Thevetia peruviana* (liste 1).

⁵⁸ Dans *James Bond 007 contre D^r No*, Ian Fleming semble d'ailleurs s'amuser de l'emprunt : quand James Bond apparaît comme un ornithologue à Honeychile Rider [6 : 817], voire quand il se présente comme tel au personnel féminin de Julius No [6 : 844].

couverture dans *James Bond 007 contre D' No* [6 : 786] à celle d'anthropologiste dans *On ne vit que deux fois* [16 : 631], pour finir par se comporter comme un entomologiste de l'homme, mais derrière l'image d'un habitant des « villes électriques »⁵⁹ au mode de vie « contraire à la nature » [13 : 277], il est celui qui casse un oursin pour nourrir la faune sous-marine [12 : 257]. C'est donc un homme de la mer, qui vit ses plus grandes passions avec des compagnes florales sur des plages naturelles, et qui meurt sur une île dans le film *Mourir peut attendre* (2021).

Malgré les biais de traduction possibles⁶⁰, la nature bondienne est une nature choisie, qui apparaît d'abord comme une nature du passé à teinte coloniale et à destination d'un lectorat occidental, étant donné qu'Ian Fleming exploite des milieux largement désorganisés depuis son décès, qu'il a publié huit romans avant l'indépendance de la Jamaïque, et qu'il privilégie l'exotisme en capitalisant sur des craintes populaires envers certaines espèces. Cette nature apparaît ensuite comme une réserve riche en ressources narratives, parce que ses descriptions s'articulent aux « petits faits vrais » ou à leurs avatars attendus dans le roman policier, permettant par exemple de ranger le barracuda à côté du Walther PPK, et surtout parce que ses utilités permettent de déjouer l'horizon d'attente du lecteur, dès qu'il s'agit moins de poser un décor ou de provoquer le dépaysement géographique que de créer les conditions d'un défi. Elle fait toutefois l'effet d'une île des morts, où les antagonistes sont souvent menés à rencontrer leur destin, et où James Bond lui-même faillit mourir, alors qu'il est capable de mêler connaissance, prudence et préparation pour pénétrer les eaux qui la cernent.

Bibliographie

[AMI 65] AMIS K., *The James Bond dossier*, Pan, Londres, 1965.

[BEA 92] BEALES P., *Roses: An illustrated encyclopaedia and grower's handbook of species roses, old roses and modern roses, shrub roses and climbers*, Henry Holt, New York, 1992.

[BEN 84] BENSON R., *The James Bond bedside companion*, Dodd Mead, New York, 1984.

[BEN 08] BENSON R., *James Bond: The union trilogy*, Fall River Press, New York, 2008.

[BON 85] BOND J., *Birds of the West Indies*, Collins, Glasgow, 1985.

[BON 66] BOND M. W., *How 007 got his name*, Collins, Londres, 1966.

[BOY 20] BOYD W., « The spies who lived here: How I found James Bond's precise address », *Times Literary Supplement*, 17/07/2020.

[BRY 74] BRYCE I., *You only live once: Memories of Ian Fleming*, Weidenfeld & Nicolson, Londres, 1974.

[CAR 65] CARGILL M., *Ian Fleming introduces Jamaica*, Andre Deutsch, Londres, 1965.

[CHA 05] CHANCELLOR H., « Nature writing: The sex glands of the Japanese globe fish and other adventures », dans *James Bond: The man and his world: The official companion of Ian Fleming's creation*, John Murray, Londres, 2005.

[CRA 24] CRADDOCK H., « Ian Fleming introduces Jamaican plants: Gardens, plantations, and natural threats in *Dr. No* and *The man with the golden gun* », *International Journal of James Bond Studies*, vol. VII, n° 1, 13 p., 2024.

[DUP 20] DUPRAT J.-A., « Les territoires de James Bond », *Population & Avenir*, n° 748, p. 17-19, 2020.

[ECO 66] ECO U., « James Bond : une combinatoire narrative », *Communications*, n° 8, p. 77-93, 1966.

[FEY 11] FEYDEAU E. de, *Les parfums. Histoire, anthologie, dictionnaire*, Robert Laffont, Paris, 2011.

⁵⁹ C'est la traduction trouvée par Tristan Savin pour rendre en 2024 le titre du fameux guide écrit par Ian Fleming [FLE 63], jusqu'ici connu en France sous le nom *Des villes pour James Bond*.

⁶⁰ Ou certains, comme « the jungle of neon » des *Diamants sont éternels* devenue « la forêt de réclames au néon » [4 : 486].

[FIR 25] FIRTH S., *Jamaica: On the tracks of James Bond*, DMD Digital, Egmond aan den Hoef, 2025.

[FLE 47] FLEMING I., « Where shall John go? XIII – Jamaica », *Horizon*, vol. XVI, n° 96, p. 350-359, 1947.

[FLE 63] FLEMING I., *Thrilling cities*, Jonathan Cape, Londres, 1963.

[FLE 65] FLEMING I., *Au service secret de Sa Majesté*, Plon, Paris, 1965.

Dans le corpus : [15] *Au service secret de Sa Majesté*

[FLE 03] FLEMING I., *James Bond 007*, Robert Laffont, Paris, 2003.

Dans le corpus : [1] *Casino Royal*, [2] *Vivre et laisser mourir*, [3] *Entourloupe dans l'azimut*, [4] *Les diamants sont éternels*, [5] *Bons baisers de Russie*, [6] *James Bond 007 contre D^r No*, [7] *Goldfinger*, [8] *Bons baisers de Paris*, [9] *Top secret*, [10] *Chaleur humaine*, [11] *Risico*, [12] *Le spécimen rare de Hildebrand*, [13] *Opération tonnerre*, [14] *Motel 007*, [16] *On ne vit que deux fois*, [17] *L'homme au pistolet d'or*, [18] *Meilleurs vœux de la Jamaïque*, [19] *La sphère d'émeraude*, [20] *Bons baisers de Berlin*

[FLE 08] FLEMING I., *Quantum of solace: The complete James Bond short stories*, Penguin, Londres, 2008.

Dans le corpus : [21] *007 in New York*

[GAB 68] GABLER G. et JIRÓN H., *La rareza de Hildebrand*, Ediciones ZIG-ZAG, Santiago, 1968.

[GAR 22] GARDINER T., « “Sorry we ain’t got any flowers”: The biodiversity of *Dr. No* », *International Journal of James Bond Studies*, vol. V, n° 1, p. 1-11, 2022.

[GRI 19] GRIFFITHS M., « A fish out of water: Crises of masculinity and environmentality in “The Hildebrand rarity” », *International Journal of James Bond Studies*, vol. II, n° 1, p. 1-19, 2019.

[GRI 06] GRISWOLD J., *Ian Fleming’s James Bond: Annotations and chronologies for Ian Fleming’s Bond stories*, AuthorHouse, Bloomington, 2006.

[HAL 05] HALLORAN V., « Tropical Bond », dans E. P. DALLIS-COMENTALE, S. WATT et S. WILLMAN (dir.), *Ian Fleming & James Bond: The cultural politics of 007*, Indiana University Press, Bloomington, 2005.

[HAR 15] HARLING R., *Ian Fleming: A personal memoir*, The Robson Press, Londres, 2015.

[HOR 67] HORAK Y. et LAWRENCE J., « The Hildebrand rarity », *Daily Express*, 29/05-16/12/1967.

[KIN 21] KINANE I., *Ian Fleming and the politics of ambivalence*, Bloomsbury Publishing, Londres, 2021.

[LYC 08] LYCETT A., *Ian Fleming*, Phoenix, Londres, 2008.

[PAR 14] PARKER M., *Goldeneye: Where Bond was born: Ian Fleming’s Jamaica*, Hutchinson, Londres, 2014.

[PEA 08] PEARSON J., *James Bond: The authorized biography*, Arrow Books, Londres, 2008.

[POP 18] POPIK B. A., « Material for study of *eat crow*: Three versions of humorous story agree that Scotch snuff made the boiled crow particularly unappetizing », *Comments on Etymology*, vol. XLVIII, n° 2-3, p. 44-47, 2018.

[SAL 15] SALVADOR R. B. et TOMOTANI B. M., « The birds of James Bond », *Journal of Geeks Studies*, vol. II, n° 1, p. 1-9, 2015.

[SCH 50] SCHULTZ L. P., « Samuel Frederick Hildebrand », *Copeia*, n° 1, p. 2-7, 1950.

[SIM 23] SIMPSON C., « James Bond books edited to remove racist references », *The Telegraph*, 25/02/2023.